



Le projet APR-IR **La santé en Région Centre au Moyen Âge et à la Renaissance** (SaRC), soutenu par la Région Centre-Val de Loire (2014-2017) et coordonné par Concetta Pennuto (Université de Tours, CESR – UMR 7323) se donne pour objectif de reconstituer le marché de la santé et la relation thérapeutique, en valorisant les patrimoines matériel (lieux, documents, textes, instruments) et immatériel (gestes de santé, perception et représentations de la maladie et du corps, savoirs et compétences des figures soignantes) de la Région Centre du Moyen Âge à la première modernité.



LA SANTÉ EN RÉGION CENTRE AU MOYEN ÂGE & À LA RENAISSANCE

REMERCIEMENTS

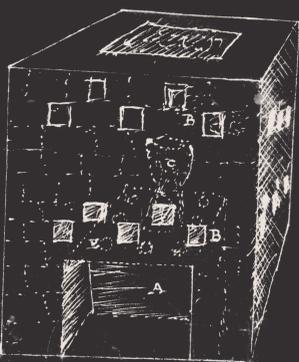
Denise **Ardesi**
Idelette **Ardouin**
Livia **Avaltroni**
Anne **Azanza**
Anne-Marie **Bailloux**
Samuel **Bédécarrats**
Philippe **Blanchard**
Bruno **Boissaviv**
Estela **Bonnaffoux**
Patrick **Bordeaux**
Jacques **Borowczyk**
Daniel **Bourry**
Denise **Bouvron**
Anne-Sophie **Brioude-Dhénain**
Morgane **Chaumier**
Marine **Chevalier**
Rolande **Collas**
Nadine **Corneau**
Emmanuel **Cornu**
Édouard **De Germay**

Mélinda **Durand**
Charles-Yvan **Élissèche**
Anaïs **Ferrer**
Alessandra **Foscari**
Fabienne **Garnier**
Mathieu **Gaultier**
Isabelle **Girard**
Isabelle **Girault-Raynaud**
François **Joly**
Marie-Christine **Jossec**
Pauline **Jossec**
Agnès **Journet**
Gilles **Kagan**
Hervé **Landuré**
Jean **Lechrist**
Sandrine **Vicente**
Sandrine **Leturcq** et le personnel de la Bibliothèque Universitaire de Médecine *Émile-Aron*

Guillaume **Linte**
Jérôme **Livet**
Jean-Jacques **Loisel**
Élisabeth **Lorans**
Alexandra **Louault**
Marie-Christine **Lyaet**
Alexandra **Magne-Venault**
Valentin **Maisons**
Marie-Laure **Masquillier**
Valentin **Miclon**
Faustine **Migeon**
Patrice **Moreau**
Anne-Karen **Nancey**
Annaïck **Nicolazic**
Alice **Nué**
Philippe **Ouzounian**
Jean-Claude **Pasquier**
Concetta **Pennuto**
Maryline **Péris**
Roberto **Poma**

Jean-Luc **Porhel**
Michèle **Prevost**
Régis **Rech**
Marc **Rideau**
Philip **Rieder**
Xavier **Rodier**
Yves **Rolland**
Émilie **Rolleau**
Emily **Rosenfeld**
François **Rosmann**
Thomas **Roux**
Pauline **Saint-Martin**
Béatrice **Saulnier**
Corinne **Soulas**
Jean-Pierre **Surrault**
Sandra **Toffolo**
François-Olivier **Touati**
Anna **Tropia**
Iolanda **Ventura**
Naïs **Virenque**

Leud. de Leud.



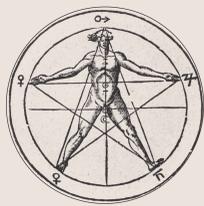
A Le sandris
B trous pour faire passer le tuyau
C Le Costifit Leudon avec un pied d'escalier
D trous pour faire de guille au sandris
E trou à 7 pieds d'auant

ONT CONTRIBUÉ À LA RÉALISATION DES PANNEAUX

Estela **Bonnaffoux**
Patrick **Bordeaux**
Daniel **Bourry**
Marine **Chevalier**
Anaïs **Ferrer**

Isabelle **Girault-Raynaud**
François **Joly**
Pauline **Jossec**
Sandrine **Leturcq**
Alexandra **Louault**

Faustine **Migeon**
Concetta **Pennuto**
Naïs **Virenque**



D'après Hippocrate et Galien, les pères fondateurs de la médecine occidentale, le bon médecin est philosophe : il maîtrise les sciences du langage, la logique, la morale, la philosophie naturelle.

Être médecin signifie connaître l'homme dans son environnement et dans la relation entre le microcosme et le macrocosme. Les éléments qui constituent les corps de la nature sont également le fondement du corps humain : la terre, l'eau, le feu et l'air. Ces éléments confèrent aux corps leurs qualités (chaud et froid, sec et humide), que le médecin saisit chez l'homme et la femme par le biais des quatre humeurs, à savoir le sang, le phlegme, la bile jaune et la bile noire.

Hier comme aujourd'hui, le médecin prend le pouls et en étudie les battements ; il analyse également le sang et les excréments du corps, observe et touche le patient, l'interroge sur ses maux.

André Vésale, *De humani corporis fabrica*, Bâle, Johannes Oporinus, 1543, p. 353-354. Tours, Centre d'Études Supérieures de la Renaissance. © Daniel Bourry.



Tours, Bibliothèque Municipale, ms 792, f. 181r. © François Joly.



Tours, Bibliothèque Municipale, ms 703, f. 40v. © François Joly.

INTRODUCTION À LA SANTÉ

Dès la fondation des universités et des facultés de médecine, notamment Montpellier autour de 1220, le diagnostic et le pronostic constituent le moment le plus haut de l'art médical et assurent la réussite thérapeutique. C'est sur ces gestes et par son savoir que le bon médecin se distingue des imposteurs, comme Antonio Guaineri l'explique au XV^e siècle :

"Les imposteurs affirment cependant qu'à partir des urines non seulement ils savent s'il y a grossesse, mais encore si la femme avait déjà été enceinte auparavant, et de combien d'enfants, si elle a eu un autre mari, si son père et sa mère sont encore en vie, et bien d'autres affirmations de ce genre"

(De matricibus 1474, f. e1v ; trad. d'Estela Bonnafox).

À partir du XIV^e siècle et surtout dès le XVI^e siècle, l'ouverture des corps humains et l'étude de l'anatomie, rattachée à la physiologie et à la pathologie, apportent un enrichissement des connaissances médicales permettant de lier savoirs théoriques et pratiques dans un dialogue interactif entre les différentes professions de santé : médecins, chirurgiens, sages-femmes, apothicaires...



Tours, Bibliothèque Municipale, ms 703, f. 113r. © François Joly.

TABELLA.

1	Celer	celer	tardus
2	Celer	celer	celer
3	Celer	celer	moderatus
4	Celer	tardus	tardus
5	Celer	tardus	celer
6	Celer	tardus	moderatus
7	Celer	moderatus	tardus
8	Celer	moderatus	celer
9	Celer	moderatus	moderatus
10	Tardus	celer	tardus
11	Tardus	celer	celer
12	Tardus	celer	moderatus
13	Tardus	tardus	tardus
14	Tardus	tardus	celer
15	Tardus	tardus	moderatus
16	Tardus	moderatus	tardus
17	Tardus	moderatus	celer
18	Tardus	moderatus	moderatus
19	Moderatus	celer	tardus
20	Moderatus	celer	celer
21	Moderatus	celer	moderatus
22	Moderatus	tardus	tardus
23	Moderatus	tardus	celer
24	Moderatus	tardus	moderatus
25	Moderatus	moderatus	tardus
26	Moderatus	moderatus	celer
27	Moderatus	moderatus	moderatus

Claudius Galenus, *Tomus secundus Operum*, Lugduni, apud Ioannem Frellonium, 1550. *De pulsuum differentis*, p. 998. Tours, Centre d'Études Supérieures de la Renaissance. © Daniel Bourry



Les épîtres de Maistre François Rabelais.
Paris, Charles de Sercy, 1671.
Tours, Centre d'Études Supérieures de la Renaissance.
© Daniel Bourry.

À la Renaissance, être en bonne santé signifie avoir conjointement l'âme sereine et le corps sain. Se soigner est affaire de quotidien et passe aussi bien par des croyances, des usages et des remèdes domestiques que par le recours à l'Église. Pour un peuple à 90% rural, ce sont les femmes de la famille ou du voisinage qui prodiguent les premiers soins grâce à leurs connaissances traditionnelles. En cas d'aisance financière, on peut solliciter un médecin, un chirurgien ou une sage-femme pour une consultation, souvent par lettre, ou une visite :

" Je, maître chirurgien à Tours soubzsigné, certiffie avoir veu, visitté et médicamenté Jehan Hardouin, meusnier, (...) sur lequel ay trouvé une playe à la teste, sittuée sur l'os coronal, de grandeur d'une feuille de mirthre, plus unne excoriacion sittuée sur le carpe de la main senestre ; toutes lesquelles choses cy-dessus me desmontrent avoir esté faittes de coups de bastons denstés ou quelque instrument tranchant. Fait le vingt et deusiesme jour de fevrier 1634, Daubeterre"

(AD d'Indre-et-Loire, Tours, 2B3).

Christofle Landré, *Œcoiatrie*, dans *Les secrets du Seigneur Alexis Piemontois*, Paris, Hierosme de Marnef et Guillaume Cavellat, 1573. Tours, Centre d'Études Supérieures de la Renaissance. © Daniel Bourry

ŒCOIATRIE,

Laquelle contient grans secretz sous choses domestiques & de nul pris, recueillies des liures de Dioscoride, Galen, & autres.

Christofle Landré, docteur en Médecine, & Lecteur de feu de bonne memoire Monseigneur le Duc d'Orleans.

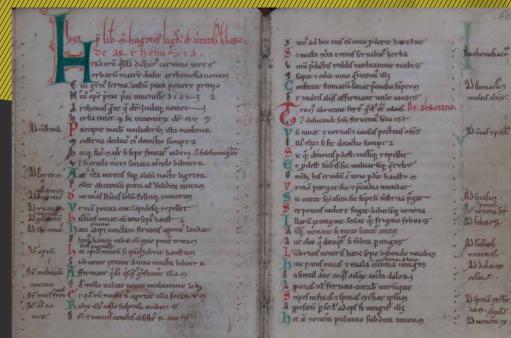
SE SOIGNER



L'Armoysse croit pour la plupart es lieux maritimes. Elle iette à force brâches, tout ainsi que l'Aluyne: toutesfois ses brâches & ses fueilles sont plus grâdes, & plus grâffes. Il y en a deux especes: dont l'une est mieux nourrie, & a ses tiges & ses fueilles plus larges. L'autre est plus menuë: & a vne petite fleur, mince, blanche, & puante. Elle fleurit en Esté. Au cuns appellent Artemisia

Vnicaulis, vne petite herbe menuë, qui croit es lieux éloignez de la marine: laquelle produit vne seule tige, & qui est subtile: laquelle est toute garnie de petites fleurs jaunes: lesquelles font de meilleur odeur que la precedente. Toutes deux sont chaudes & subtiliantes. Leur decoction est fort bonne, prenant son parfum, par dessouz, pour attirer le flux menstruel, & le fruit, & l'arriere-fais des femmes: & est singuliere aux estouppemens, preclusions, & inflammations de l'Amarry. Elles rompent la pierre, & font sortir l'vrine supprimee,

Les commentaires de M. Pierre André Matthioli sur les six livres des Simples de Pedacius Dioscoride Anazarbein, p. 295. S'agit-il de l'édition imprimée à Lyon, à l'escu de Milan, par la vefve de Gabriel Cotier, 1566 ? Marque d'appartenance : « officier de santé Bodin ». Tours, Centre d'Études Supérieures de la Renaissance (Réserve). © Daniel Bourry



Tours, Bibliothèque Municipale, ms 789, fos 59v-60r. © François Joly.

Au XVI^e siècle, les connaissances médicales du monde domestique sont reconnues et en partie reprises dans l'*Œcoiatrie* du médecin orléanais Christofle Landré. Ce contemporain et confrère de François Rabelais défend un savoir issu des pratiques populaires et des milieux ecclésiastiques :

" Il estoit un frère Cordelier, nommé Oudin Ærge, (...) lequel avoit tous les jours plus de cent personnes à la porte de son cloistre pour estre guaris de ictericie, ou autrement morbus regius, ou autrement aurigo, en vulgaire jaunisse"

(*Œcoiatrie* 1573, p. 882-883).

Ainsi, le savoir médical populaire fonctionne en parallèle de la médecine universitaire : il naît aux divers coins de nos campagnes par la connaissance de la nature cultivée dans les jardins privés, les fermes, les abbayes et les domaines nobiliaires.

En France, la formation universitaire des médecins commence au XIII^e siècle, avec la fondation de l'école de médecine de Montpellier, dont les statuts remontent au 17 août 1220. En réalité, les premiers témoignages d'un centre médical à Montpellier datent du XII^e siècle, parallèlement à la célèbre et plus ancienne école médicale de Salerne. C'est à Salerne, dans le Sud de l'Italie, que certains moines de l'abbaye de Marmoutier perfectionnent leurs connaissances médicales, tel Raoul Le Clerc au XI^e siècle.

Dès que les universités de Montpellier et, peu après, de Paris furent fondées, les études médicales connurent un grand développement en dehors des abbayes : les textes d'Hippocrate (V^e-IV^e s. av. J.-C.) et de Galien (II^e s.) étaient lus et commentés, ainsi que les écrits d'autres médecins anciens et modernes. Aux *Aphorismes*, *Pronostic* et *Régime dans les maladies aiguës* d'Hippocrate se joignirent, parmi d'autres, l'*Art médical*, le traité sur *Les tempéraments*, *Les crises* et *Les jours critiques*, *Les simples* de Galien, ainsi que des textes de médecine arabe traduits en latin, comme l'*Antidotaire* et le *Continent* d'al-Rhazes (VIII^e-IX^e s.) et le *Canon* d'Avicenne (X^e-XI^e s.).



Jacques Guillemeau, *La chirurgie française*, Paris, Nicolas Gilles, 1594. Tours, Bibliothèque Universitaire de Médecine « Emile Aron ». © Daniel Bourry.

SAVOIRS & GESTES DE SANTÉ

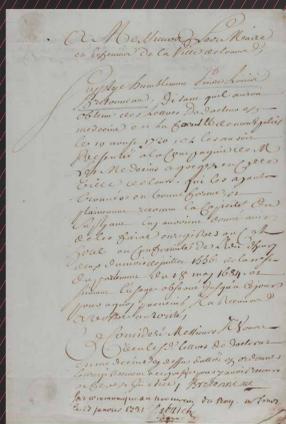
Au cours des siècles, le cursus universitaire s'enrichit de nouveaux textes et d'une sorte de manuel, recueillant les œuvres les plus utilisées dans les études médicales. C'est l'*Articella*, dont nous restent de nombreux manuscrits et versions imprimées jusqu'au XVI^e siècle. Les annotations marginales qui accompagnent les textes recueillis dans cet ouvrage témoignent de l'intérêt que des générations de médecins ont porté à des ouvrages considérés comme le fondement de l'art de diagnostiquer et de soigner.

Nombre de médecins de la Touraine et des territoires limitrophes étudièrent la médecine à Montpellier et Paris depuis le Moyen Âge. Premier médecin des rois Charles VII et Louis XI, Adam Fumée fit ses études de médecine à Montpellier, où il enseigna entre 1454 et 1455.

Si les registres de cette université attestent que François Rabelais y fut immatriculé le 17 septembre 1530 et qu'il put quitter le lieu en 1531, les noms des médecins de la Région sont nombreux jusqu'à l'Âge Moderne, comme le montrent certains documents des Archives Municipales de Tours concernant la famille Bretonneau.

Au cours des siècles, les études de chirurgie connurent aussi un important développement au sein des écoles et des facultés de médecine, en côtoyant ainsi l'enseignement par apprentissage, également commun aux sages-femmes et aux apothicaires. Comme le chirurgien orléanais Jacques Guillemeau le rappelle dans l'épître au lecteur de sa *Chirurgie française* (1594), l'étude de belles lettres est très utile pour les bienfaits de la chirurgie, sa dignité et la transmission du savoir.

AM, Tours, GG22. © Daniel Bourry



Adam Fumée, stèle de pierre, université de Montpellier, faculté de Médecine. © Concetta Pennuto D.R.



Tours, Bibliothèque Municipale, ms 792, f. 108r. © Cliché : François Joly.



Tours, Bibliothèque Municipale, ms 791, f. 1r. © François Joly.



Au Moyen Âge, les soins sont assurés par plusieurs institutions : des aumôneries dans les campagnes, des hôtels-Dieu dans les villes et des établissements spécialisés, édifiés parfois à l'écart des lieux fréquentés pour limiter la propagation du mal, en cas d'épidémies. Ces institutions sont normalement sous le contrôle de l'Église. À Tours, l'hôtel-Dieu Saint-Maurice, sur le côté ouest de la cathédrale, assure les soins pour les habitants démunis ainsi que pour les pèlerins, Tours étant, avec Chartres et Orléans, une des étapes du voyage vers Compostelle, où est vénéré saint Jacques.

D'autres institutions de la Région ont contribué au maintien de la santé. L'Hospice d'Issoudun tient son nom de saint Roch, saint guérisseur invoqué contre la peste et les épidémies. Il accueille les malades dans une grande salle ouverte sur une chapelle, à l'intérieur de laquelle sont sculptés deux arbres symboliques, liens visuels et spirituels entre la vie terrestre et la vie céleste.



AM, Tours, 1553 (B Fi 126).
Cliché : Daniel Bourry.

LES INSTITUTIONS DE SOIN



© Tours, Centre Kolian «Les Amaranthes»

© Issoudun, Musée de l'Hospice Saint-Roch

Hors des murs de Tours se trouve la maladrerie Saint-Lazare : les lépreux sont ainsi éloignés du reste de la population. Son architecture s'inspire de celle d'édifices religieux avec une vaste salle prolongée par une abside qui fait office de chapelle. Cette chapelle conserve un chapiteau, rappelant l'un des miracles de guérison de saint Martin de Tours : saint Martin embrasse le lépreux, tout comme il peut soigner les maladies des yeux.

À partir du règne de François I^{er}, le pouvoir royal considère que l'administration ecclésiastique se dégrade : il place les institutions hospitalières entre les mains de laïcs, l'exercice du soin demeurant cependant sous contrôle religieux.

Au XVII^e siècle, face à la montée de la mendicité, Louis XIV réforme l'organisation des anciennes structures et crée les hôpitaux généraux en 1656. Le duc de Luynes refonde l'hôpital dès 1662. Une petite cité hospitalière voit le jour avec une vaste salle, prolongée par une chapelle et des bâtiments annexes destinés à assurer de bonnes conditions d'accueil, d'éducation et d'hygiène : on y pratique l'apothicairerie, mais on y trouve également une boulangerie, une laverie, des granges et des jardins, avec un bassin, un couvent, une école et un collège. L'administration est confiée à des laïcs, tandis que les soins sont gérés par des religieuses hospitalières.



Tours, Bibliothèque Municipale, ms 1018, f. 36v. © François Joly



Tours, Bibliothèque Municipale, ms 1018, f. 38v. © François Joly

DISCOURS

TRESAMPLE DE
LA PESTE, DIVISE
en trois liures; adressant à
Messieurs de Tours :

PAR

M. NIC. DE NANCEL,
Noyonnois, medecin audit Tours.

Icy sont traictées plusieurs choses contre l'opinion cõmune,
& tradition ordinaire; tant au premier liure, touchant la
definition, differences, causes, signes, prognostic de la
Peste; comme au 2. de la precaution; & au 3. de la cu-
ration d'icelle.



A PARIS,

Chez Nicolas CHESNEAU, rue
S. Jaques, au Chefne verd.

1581.

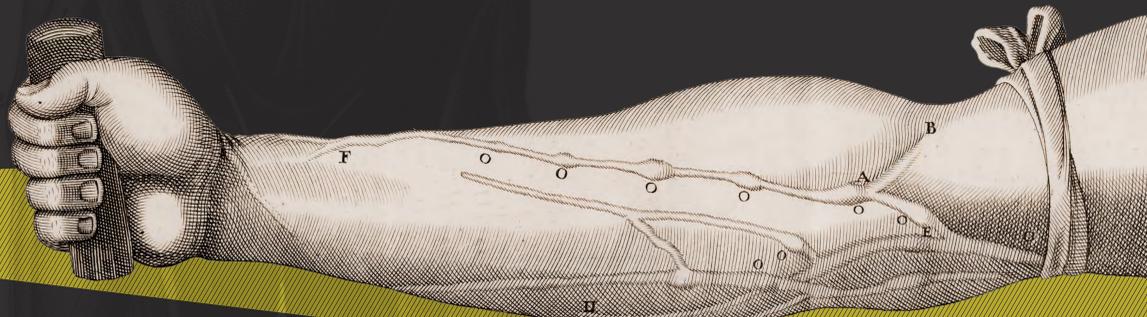
Avec privilege du Roy.

Nicolas de Nancel, Discours très ample de la peste (...)
adressant à Messieurs de Tours, Paris, Denys du Val, 1581. © Daniel Bourry

Au milieu du XIV^e siècle, la peste, connue sous le nom de *Mort Noire*, arrive en France. Venue d'Orient, la maladie s'installe en Europe entre 1347 et 1353 pour y rester jusqu'au XVIII^e siècle et se manifester par poussées périodiques. Du bubon aux aisselles et aux aines à la fièvre intense, des plaques noires sur la peau aux délires, la peste tue des millions de personnes. Dans l'imaginaire collectif, la colère de Dieu punit les hommes, saint Roch étant appelé au secours contre le bubon. Les médecins étudient l'origine du mal et ses ravages sur le corps. Ils essaient de sauver les patients, pendant que les autorités publiques engagent des politiques sanitaires de protection de la population durant les épidémies : isolement des malades, fermeture des portes des bourgs, interdiction d'entrée pour les étrangers, feux allumés dans les rues...

À Tours, Amboise, Loches et d'autres villes circonvoisines, les poussées de peste sont particulièrement fréquentes entre le XV^e et le XVI^e siècle : en 1519 les autorités de Tours décident d'isoler les malades à Saint-Anne, où un hospice est bâti. Enrichi d'autres constructions, comme la maison Brédif, il est le noyau de l'Hôpital de la Charité, devenu de nos jours Hôpital Bretonneau.

POLITIQUES SANITAIRES



Girolamo Fabrizio d'Acquapendente, Opera omnia
anatomica et physiologica, Leyde, Jan van Kerckhem, 1738.
Tours, Centre d'Études Supérieures de la Renaissance.
© Daniel Bourry.

Maladie contagieuse par excellence, la peste devient l'objet de prédilection des médecins comme Antonio Guaineri auteur en 1422 d'un *De Peste*, dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque du Parc Ronsard de Vendôme, et Nicolas de Nancel avec son *Discours très ample de la peste*, publié en 1581 à l'attention des hommes politiques de Tours. Le soin de l'air, des eaux, des rues, des activités commerciales, culturelles et religieuses constitue le cadre dans lequel s'inscrit le soin du malade :

*"Je seroye d'avis (...) qu'on traittast les povres malades
gratueusement et humainement, sans leur barrer, bacler,
cadenasser et cheviller leurs portes et fenestres, et les
enterrer auparavant qu'ils soient morts. (...) Les povres
doivent estre transportés à l'hostel Dieu, ou au Sanitat (...)
pour y estre nourris et secourus aux despens des citadins
et bourgeois"*

(Discours 1581, p. 362).

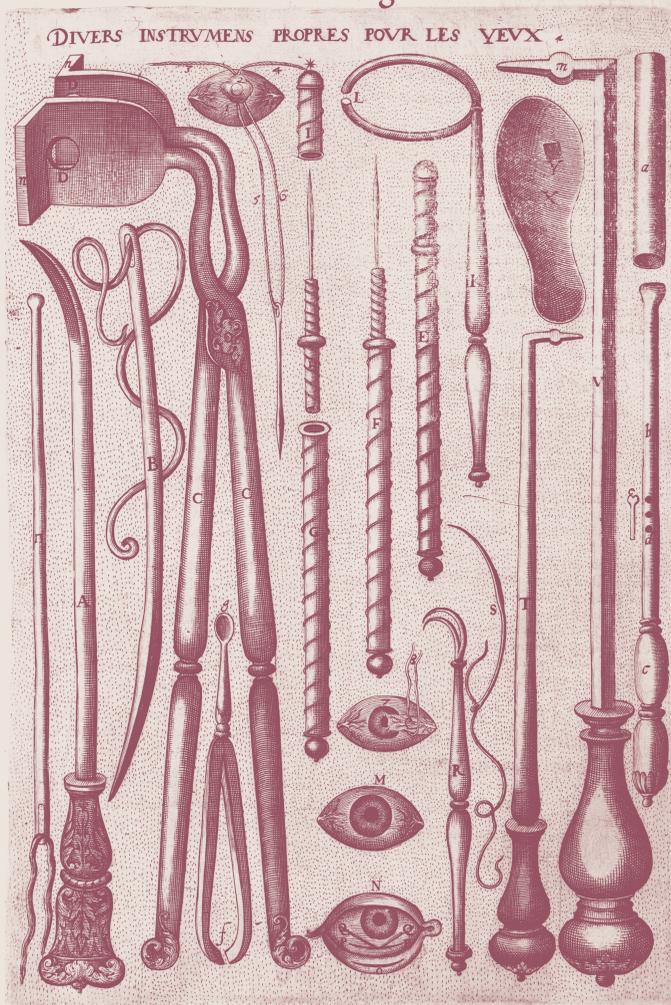
Au Sanitas, les chirurgiens, les apothicaires, les médecins et leurs assistants soignent les malades, comme le faisait le maître chirurgien Simeon, qui avait appris à reconnaître les signes de la peste et à traiter la maladie, comme lui-même l'explique à Nancel.

Le risque est néanmoins grand pour les soignants, qui partagent la quarantaine avec les pestiférés et y succombent parfois :

*"À maître René Thonneau, docteur en médecine
demourant audit Tours, la somme de trente solz
tourmois (...) pour son sallaire (...) d'avoir veu, visité maître
Sébastien Parmeau, maître chirurgien, détenu de malady,
et luy avoir ordonné les choses nécessaires pour sa santé"*

(AM, Tours, GG20).





Jacques Guillemeau, *La chirurgie françoise*, Paris, Nicolas Gilles, 1594.
Tours, Bibliothèque Universitaire de Médecine « Émile Aron ». © Daniel Bourry

À l'image de François Rabelais, le médecin, docteur des universités, est savant, lettré et praticien. Il consulte et visite le malade, examine son corps, prend son pouls et observe ses urines.

Le diagnostic peut avoir valeur d'expertise :

"Nous soussigné, docteur en médecine et maistre chirurgien, demeurant à Blois, certifions que (...) nous nous sommes transportés (...) à Romorantin (...) en la maison du sieur Estienne Vison, garde du corps de la Roine (...) nous l'avons trouvé au lict se plaignant de quelque douleur de poitrine, accompagnée de toux, crachement sanglant et purulent ; (...) par l'observation de sa langue, attouchement de son pouls, et hypocondres, n'avons rien trouvé qui l'empesche de faire les fonctions ordinaires de la vie"

(AD de Loir-et-Cher, Blois, 1B627).

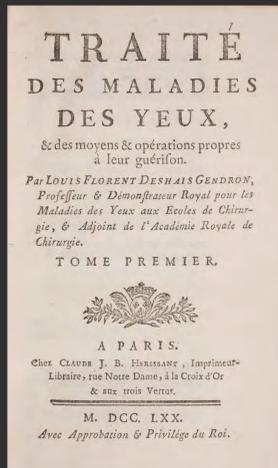
LE MÉDECIN : FIGURE D'AUTORITÉ

Il n'est pas rare que les médecins quittent leur pays natal pour accepter des postes prestigieux. Originaire de Pavie, Théodore Guaynerius devient médecin de Charles VIII puis de Louis XII et s'établit près de Vendôme jusqu'à sa mort vers 1509. Le métier se transmet souvent de père en fils : né en 1663 dans la Beauce, Claude Deshais Gendron, médecin du frère de Louis XIV, est le premier d'une longue lignée de médecins.

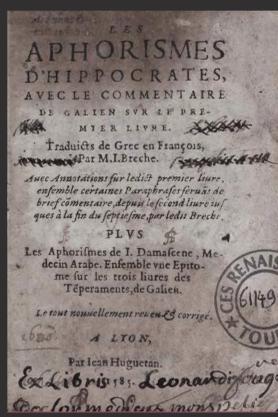
Humaniste, le médecin puise également son savoir dans sa bibliothèque personnelle qu'il enrichit de ses propres traités, tel Antonio Guaineri, père de Théodore.

Le médecin humaniste exerce son art et se fait traducteur des textes anciens, du grec en latin, du latin en vernaculaire, comme le montrent les œuvres de François Rabelais, originaire de Chinon, et celles du médecin Martin Grégoire de Tours. Rabelais s'intéresse aux *Aphorismes* d'Hippocrate dans la version latine du médecin humaniste Niccolò Leonicensio et Martin Grégoire traduit plusieurs ouvrages de Galien, parmi lesquels on peut mentionner un traité sur les pouls ou encore celui sur les propriétés des aliments. Au-delà du cercle médical, ces textes intéressent également les hommes de loi : Jean Brèche, juriste et avocat au présidial de Tours au XVI^e siècle, en est l'illustration de par sa traduction des *Aphorismes* d'Hippocrate, auquel il ajoute des annotations.

Louis Florent Deshais Gendron, *Traité des maladies des yeux*, Paris, Claude J. B. Herissant, 1780.
Tours, Bibliothèque Universitaire de Médecine « Émile Aron ». © Daniel Bourry



Tours, Bibliothèque Municipale, ms 703, f. 52v.
© François Joly.



Les Aphorismes d'Hippocrate... traduits de grec en françois par M. J. Breche, Lyon, Jean Huguetan, 1585.
Tours, Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance.
© Daniel Bourry



Tours, Bibliothèque Municipale, ms 791, f. 53v.
© François Joly.

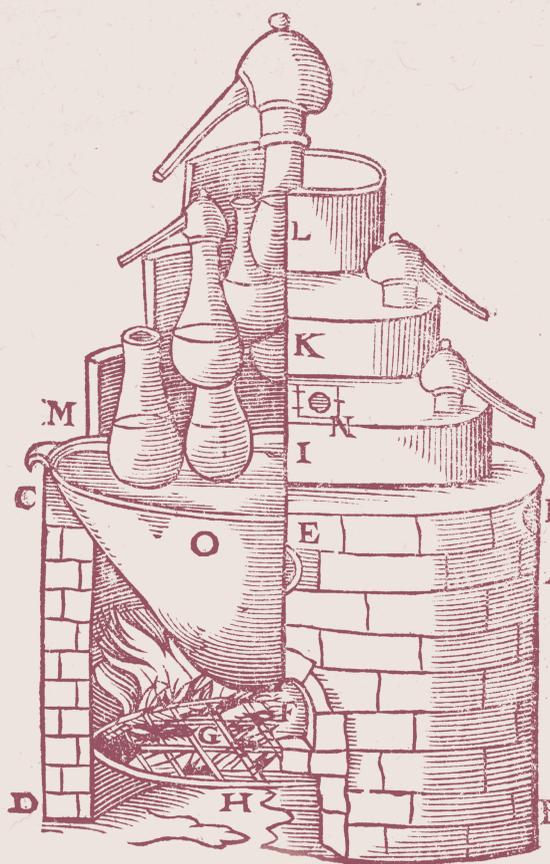
La thérapeutique étant l'un des enjeux majeurs de la relation avec les malades et leur entourage, les médecins sont très attentifs à la préparation et à l'administration des remèdes pharmaceutiques. Jan du Val d'Issoudun, médecin, en témoigne par sa traduction du *Grand thresor ou dispensaire et antidotaire tant general que special ou particulier des remedes* et du *Grand dispensaire ou thresor particulier des preservatifs* d'un confrère bâlois, Johann Jacob Wecker. Publié entre 1609 et 1610, le texte explique comment fabriquer les remèdes utiles à la santé. Comme Jean Jacques, procureur du siège royal d'Issoudun, le dit dans un sonnet dédié au traducteur, l'œuvre de Jan du Val permet de

*"prendre la racine
Qui salubre pourra dechasser nos langueurs"*

*(Grand thresor 1610, f. **3).*

Quant aux apothicaires, ils s'occupent du commerce des remèdes, tant dans les lieux de soin institutionnalisés que dans leurs officines. Apothicaire installé à Tours, le vendômois Thibault Lespleigney écrit un *Promptuaire des médecines simples en rithme joieuse*, lexique pharmacologique et pédagogique rédigé en français, destiné à ses confrères et accompagné d'une explication des noms « des parties du corps humain » que l'apothicaire se doit de connaître, comme nous le lisons dans l'édition de 1544. C'est le sens véritable des mots qui, d'après Lespleigney, permet d'éviter l'erreur et de dialoguer avec les autres soignants, tels les chirurgiens.

*Des preservatifs. Livre III.
Pourtraict d'un autre instrument demi ouvert avec son fourneau
servant à mettre plusieurs courges.*



- A.B.C.D. Le Fourneau dont la hauteur est ordinairement de deux aulnes.
- E Les esuantoirs ou fouspiraux.
- F La porte par où on met le feu.
- G La grille qui soutient le feu.
- H Le pertuis par où on oste les cendres.
- I.K.L. Le couvercle de cuire ayant trois degrés.
- I Le premier degré haut de demie aulne.
- K Le second degré.
- L Le troisieme degré.
- M Le canal avec son couvercle ou bouffchon par où l'on verse l'eau dans le chauderon.
- N La porte avec son pertuis.
- O Le chauderon qui contient l'eau.

Johann Jacob Wecker. *Le grand dispensaire ou thresor particulier des preservatifs*. traduit par Jan Du Val D.M. d'Issoudun, Genève, Estienne Gammont, 1609, col. 217-218. Tours, Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance. © Daniel Bourry.

LE CHIRURGIEN & L'APOTHIKAIRE

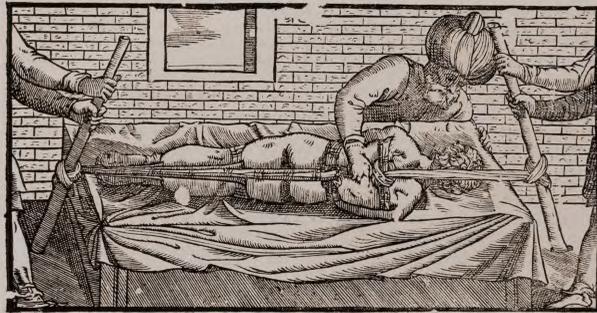
Plus nombreux et plus économiques que les médecins, les chirurgiens sont fréquemment sollicités pour délivrer des certificats, déterminer la gravité des blessures et leur impact sur la vie du patient. Également amenés à disséquer des cadavres, ils deviennent des références dans les affaires judiciaires :

" Jehan Bouillye, maitre sireurgien, (...) demeurant au bailliage de Chartres, (...) a habillé, pencé, et médicamenté ung nommé François de Duval ; (...) lequel Bouillye (...) nous a dict, remonstré et atesté qu'il est impossible audit de Duval qu'il puisse monter à cheval de deux moys, à raison de ladite fracture"

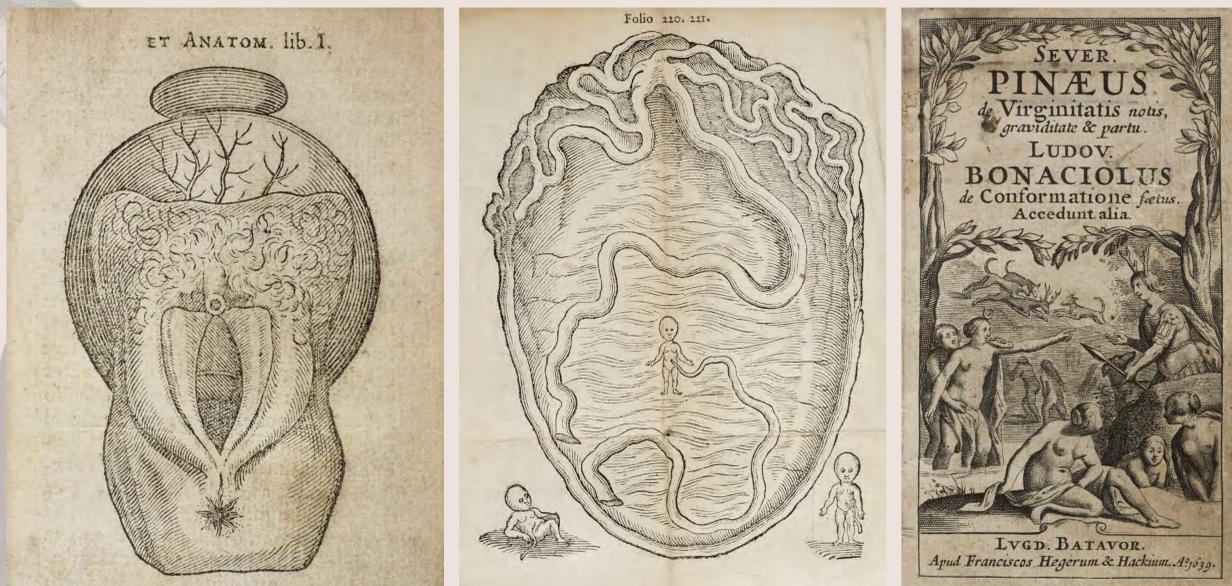
(AD d'Eure-et-Loir, Chartres, E 4136).

La collaboration entre chirurgiens et apothicaires peut néanmoins s'avérer difficile : les chirurgiens se plaignent parfois de l'administration des remèdes par les apothicaires sans ordonnance, tandis que les apothicaires peuvent dénoncer les chirurgiens qui usent des remèdes sans les consulter.

Natif d'Orléans, le chirurgien Jacques Guillemeau (1549-1613) traduit en latin le traité sur la génération de son célèbre maître Ambroise Paré. Au-delà de son travail quotidien de chirurgien, Guillemeau s'illustre en autopsiant les rois de France Charles IX, Henri III et Henri IV.



Avicenna, *Canon*, Venise, apud Juntas, 1608, *De cura dislocationis spondylium*. Tours, Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance. © Daniel Bourry.



Séverin Pineau, *De integritatis et corruptionis virginum notis. De graviditate et partu naturali mulierum*. Leyde, Franciscus Hugerus et Franciscus Hackius, 1639. © Daniel Bourry

Sœurs hospitalières, sages-femmes et matrones incarnent les savoirs médicaux au féminin. Plusieurs ordres hospitaliers officient en Région Centre, au XVII^e siècle principalement des sœurs augustines hospitalières qui sont présentes à Tours puis à Luynes, à Loches puis à Amboise.

Domaine des femmes depuis l'Antiquité, l'obstétrique suscite l'intérêt des médecins et des chirurgiens. Si la finesse des doigts féminins et leur habileté sont louées par le médecin Antonio Guaineri, son confrère Christofle Landré approuve aussi l'application de remèdes connus des matrones. Charles Guillemeau, en

publiant le traité sur la grossesse de son père Jacques, souligne l'utilité publique de l'œuvre, qui permet de connaître les « plus occultes maladies des femmes » (f. a3r), guide les chirurgiens et les sages-femmes dans leur profession et instruit également les femmes dont « la honte ne permet se découvrir aux chirurgiens » (f. a3v).

De son côté, dans son ouvrage sur le corps des jeunes filles, Séverin Pineau de Chartres souligne la dette que les médecins et les chirurgiens ont envers l'étude de l'anatomie pour la connaissance du corps féminin avant et durant la grossesse.

MÉDECINE DES FEMMES

Depuis le XVI^e siècle, les sages-femmes peuvent suivre des enseignements assurés par des chirurgiens-jurés et passer un examen devant un jury :

"Nous soussignez Charles Bruneau, docteur en medecine (...), et Toussaint Pluez, Jean Sanson et Guillaume Jurandon, maistres chirurgiens, (...) certifions (...) que (...) nous avons interrogé Marie Baudoin (...) sur les acouchements des femmes, tant sur ceux qui ce font naturellement que ceux qui viennent contre l'ordre de nature (...) nous avons jugé laditte Baudoin capable d'asister les femmes dans leurs acouchements de faire la fonction de matrone sage femme et obstetrice"

(AD d'Eure-et-Loir, Chartres, 1664, B802).

Femme cultivée, Louise Bourgeois (1563-1636), épouse du chirurgien tourangeau Martin Boursier, est la sage-femme de Marie de Médicis. Son recueil d'observations, publié à partir de 1609, ouvre la voie à l'institutionnalisation des savoirs féminins :

"Une honneste femme qui m'avoit accouchee de mes enfans (...) me persuada d'apprendre à estre sage-femme et que si elle eust sceu lire et escrire comme moy, qu'elle eust faict des merveilles"

(Observations 1626, II, p. 104-105).

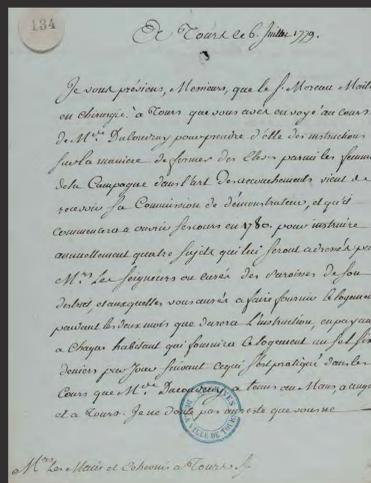
Pour venir en aide aux sages-femmes de la campagne, Angélique du Coudray (1712-1789) fonde un enseignement basé sur la manipulation d'un mannequin et un apprentissage théorique. Des lettres attestent du rayonnement de son activité à Tours.



Jacques Guillemeau, *De la grossesse et accouchements des femmes*. Paris, Jean Jost, 1643, p. 197. Tours, Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance. © Daniel Bourry



Tours, Bibliothèque Municipale, ms 703, f. 95v. © François Joly.

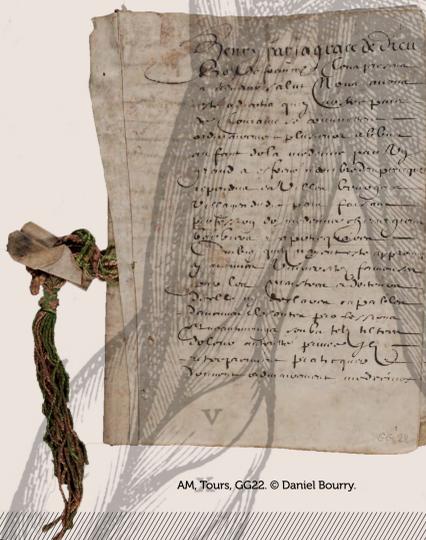


AM, Tours, GG22. © Daniel Bourry.

Dès le Moyen Âge, les universitaires côtoient des savoirs scientifiques et médicaux non institutionnalisés. Ils peuvent ainsi engager une lutte contre ceux qui exercent l'art médical en commettant des abus et qui font l'objet d'édits et d'ordonnances royaux, comme celle d'Henri II en 1556 :

"Nous avons esté advertis qu'en nostre pays de Touraine se commettent ordinairement plusieurs abus au faict de la médecine, par un grand et extreme nombre d'empiriques rependus ès ville, bourgs et villages dudict pays, faisant profession de medecins, chirurgiens, barbiers et apothicaires, combien qu'ils n'ayent esté approuvés en aucunes universitez"

(AM Tours, GG22).

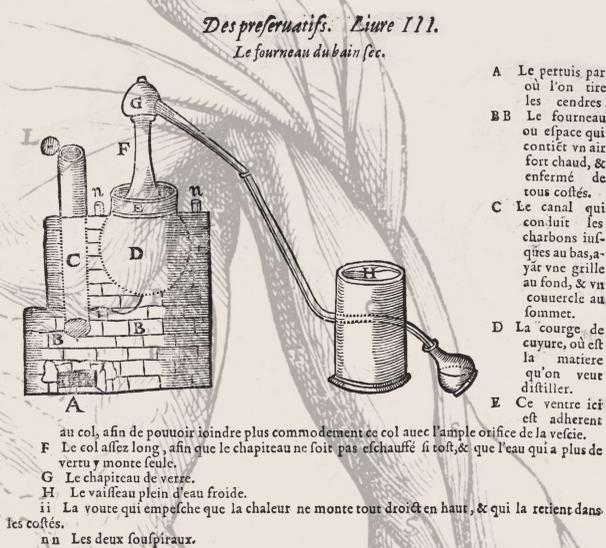


AM, Tours, GG22. © Daniel Bourry.

Les professionnels de santé s'appuient également sur l'Église, qui condamne ces abus et les qualifie de sorcellerie. Le terme tombe progressivement dans les mœurs, comme le montre ce document datant de 1622 :

"Jehanne Congnes, (...) demourant en nostre ville de Châteaudun, (...) a desclaré, dict, recongneu et confessé les parolles injurieuses qu'elle (...) a (...) dites à Claude Lefebvre, en son absence, (...) l'appellant sorcière, et que c'estoit elle qui la tenoit en la malladye"

(AD d'Eure-et-Loir, Chartres, E3318).



Des preservatifs. Livre 111.
Le fourneau du bain sec.

- A Le pertuis par où l'on tire les cendres.
- BB Le fourneau ou espace qui contient un air fort chaud, & enfermé de tous costés.
- C Le canal qui conduit les charbons infusés au bas, ayant une grille au fond, & un couvercle au sommet.
- D La courge de cuyure, où est la matière qu'on veut distiller.
- E Ce ventre ici est adhérent au col, afin de pouvoir joindre plus commodement ce col avec l'ampoule ouifice de la vesicé.
- F Le col assez long, afin que le chapiteau ne soit pas échauffé si tost, & que l'eau qui a plus de vertu y monte seule.
- G Le chapiteau de verre.
- H Le vaisseau plein d'eau froide.
- ii La valve qui empêche que la chaleur ne monte tout droit en haut, & qui la retient dans les costés.
- nn Les deux souffiraux.

Johann Jacob Wecker, *Le grand dispensaire ou Thesor particulier des preservatifs*, traduit par Jan Du Val D.M. d'Yssouldun, Genève, Estienne Gamonet, 1609, col. 221-222, Tours, Centre d'Études Supérieures de la Renaissance. © Daniel Bourry.

LA MÉDECINE EMPIRIQUE

Les figures soignantes peuvent user de leur métier pour innocenter des personnes accusées de sorcellerie. Dans *La Chirurgie tant theorique que pratique* (1604), Pierre Pigray raconte comment, en compagnie de Leroy, Falaiseau et Renard, médecins ordinaires du roi à Tours, il innocenta quatorze personnes condamnées pour sorcellerie.

Certains auteurs, comme Christophe Landré, intègrent dans leurs traités le savoir des (vieilles) femmes, reconnaissant les vertus de leur pharmacopée : « Parquoy ie m'esbahy comment les femmes font si grand cas de la cendre des sarmens, veu, que comme dit Dioscoride, elle ha en soy force caustique, c'est à dire, de faire escharre » (Écoiatrie 1573, p. 897).

La médecine non-institutionnalisée n'est donc pas systématiquement rejetée aux marges de la santé. Ambroise Paré rapporte l'avis du médecin Guillaume Rondelet, professeur à Montpellier, sur l'efficacité thérapeutique de cornes animales. La corne de licorne, bien que pensée miraculeuse, ne serait pas plus efficace que la corne de cerf ou la défense de l'éléphant.

Les livres sont riches en recettes. Dans le *Dispensaire* du bâlois Johann Jacob Wecker, on peut soigner les ulcères et les pustules des yeux par un collyre à base de corne de cerf brûlée :

"R. Cornu cervi usti et loti, thuris, plumbi usti et loti ... Formez en un collyre avec suffisante quantité d'eau de pluye, puis le seichez à l'ombre pour le garder environ deux ans. Il est singulier contre les ulceres, et pustules des yeux, et propre pour en effacer les cicatrices"

(Grand thesor 1610, col. 1201).



Tours, Bibliothèque Municipale, ms 703, f. 417r. © François Joly

Figure du Pirassippi, espèce de Licorne.



Les œuvres d'Ambroise Paré, Lyon, La Veuve de Claude Rigaud et Claude Obert, 1633, Des venins, p. 604, Tours, Centre d'Études Supérieures de la Renaissance. © Daniel Bourry.